

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficience visuelle et le studio
typographies.fr

**IN VIOLENTIA
VERITAS**

CATHERINE GIRARD

IN VIOLENTIA VERITAS



VOIR DE PRÈS

© 2025, Éditions Grasset & Fasquelle.
© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-855-6

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

« Le destin prend son homme au berceau.

GEORGES ARNAUD,
Le Salaire de la peur

— Soumets-toi donc, misérable et tremblante créature, et garde-toi de *vouloir*. Ce n'est point ton affaire...

FIODOR DOSTOÏEVSKI,
Crime et Châtiment

— Ferme un peu ta gueule, tu veux, répondit le mauvais larron. On s'entend plus causer. »

Georges ARNAUD,
Le Voyage du mauvais larron

Le divan

Allongée sur le divan, face à la fenêtre, j'attends les questions d'Olivier, assis derrière moi dans le fauteuil du roi son père. Nous sommes en quatrième dans le même lycée et il me tanne depuis des semaines pour une séance de psychanalyse dans le cabinet de papa qui ne travaille pas le mercredi, avec lui dans le rôle du psy, moi dans celui de l'analysée. Je n'ai pas bien compris pourquoi, mais il a tant insisté que j'ai fini par céder.

Ferveurs adolescentes obligent, il commence par une série de questions sur ce que m'évoque l'image d'une clé entrant dans une serrure, un pistolet de pompe à essence dans le réservoir d'une voiture, un ver de terre creusant son orifice dans la chair juteuse d'une pomme. Un grand éclat de rire vient saccager le champ allégorique de ses fantasmes

fornicateurs. Olivier reprend son sérieux. D'une voix de basse qu'il s'efforce de rendre plus grave encore, il enchaîne sur mon arbre familial. Qui étaient mes grands-parents ? Leurs noms. Leurs professions. Étaient-ils toujours en vie, et, s'ils ne l'étaient pas, de quoi étaient-ils morts ?

Du côté de Maman, une grand-mère bien vivante et aviatrice, Marguerite, que je n'avais jamais rencontrée, ma mère ayant la particularité d'être brouillée avec toutes les femmes des générations qui encadraient la sienne. Un grand-père ingénieur, Émile, qui avait inventé la radio, du moins d'après sa fille, dont je saisisais plus tard – l'existence d'un certain Marconi n'y ayant pas suffi – l'inclination vertigineuse pour le mensonge ornemental. La réalité avait de quoi vexer une petite fille : joli garçon, son père avait simplement fait un beau mariage, vécu aux crochets de son épouse puis, après l'avoir ruinée, à ceux de ses maîtresses. Je ne le connaissais qu'au travers d'histoires de famille et par certains atavismes flagrants, parmi lesquels, outre

cette tendance à la fabulation qui frisait la mythomanie, un insatiable orgueil et une vanité qui leur auraient fait embrasser n'importe quelle cause pourvu que celle-ci leur conférât une certaine distinction, accessoirement aussi servît leurs intérêts. Les mensonges de ma mère avaient le mérite d'être narrés avec talent. De longues mains fines gesticulantes frôlaient ses mots du bout des doigts qui suspendaient au vol votre incrédulité. Elle fixait sur les vôtres de grands yeux verts qui vous faisaient oublier jusqu'à l'ombre de votre dernier doute. Le tour était joué : envoûté, vous étiez.

Je ne savais rien de plus sur Émile, sinon que son décès était survenu en 1968, d'une rupture d'anévrisme, à Aire-sur-Adour, où il vivait aux dépens de sa dernière maîtresse. Il n'avait laissé d'héritage que celui que sa fille inventa afin de pouvoir prétendre y avoir renoncé, et rattraper ainsi l'immense écart de fortune entre celle qu'elle avait montée de toutes pièces et celle que mon père avait dilapidée.

Ma grand-mère paternelle était celle dont la mort renfermait le moins de mystère. Mon père, au contraire de sa fabulatrice d'épouse, n'était pas menteur, il était romancier, ce qui lui permettait de canaliser ses mensonges dans ses œuvres. Valentine, professeur de lettres et, par ailleurs, camarade de Lénine, était morte d'une tuberculose en 1926, enceinte et en sanatorium.

Quant à mon grand-père paternel, à part qu'il était historien et plus ou moins aristocrate, je m'aperçus que je n'en savais rien. Je fouillai ma mémoire jusqu'à ce qu'en émergeât un lointain souvenir. J'étais en voiture avec ma mère, assez grande pour être assise à la place du mort, quand je lui avais posé la question. J'avais bien senti comme un silence qui ne trouvait pas ses mots avant de l'entendre me répondre que mon grand-père, Georges Girard, avait été assassiné par les services secrets allemands, en raison de ses convictions politiques.

— Ça y est ! Ça me revient ! Il est mort

assassiné par les services secrets allemands, pendant la Seconde Guerre mondiale.

— Tu en es sûre ?

— Oui, je me rappelle avoir posé la question à ma mère quand j'étais petite. C'est la réponse qu'elle m'a donnée.

— Cherche bien dans tes souvenirs..., dit Olivier de sa voix d'outre-tombe. C'est tout ce que tu sais ?

Son insistance m'agaçait. Oui, c'était tout ce que je savais ! S'efforçant de rendre son ton encore plus sépulcral, emphatique, quasiment théâtral, il lâche ces mots par grappes :

— Et si je te disais... que c'est ton père... ! qui a tué le sien... et qu'il n'a pas seulement... assassiné son père... ! il a aussi... tué sa tante... ! et même leur servante... !

Je bondis, me retournant vers lui. Un rire immobile, en suspens en travers de la gorge, un rire défendu dont je ne savais que faire me barrait la poitrine. Mon père, ce monstre de gentillesse, d'une tendresse infinie, d'une bonté quasi maternelle ? Mon père, un

assassin ? Mon père, tuer une innocente ?
Mon père, un parricide ?

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? D'où est-ce que tu sors ça ?

— C'est Moatti qui me l'a dit. Je suis allé le voir pour lui parler de notre pièce, et quand j'ai dit ton nom, il m'a repris : « Girard, la fille de l'assassin ? » Je suis resté bouche bée. Je n'ai pas eu à poser plus de questions, tout le reste a suivi. Il m'a dit que l'affaire avait fait grand bruit, qu'ils avaient tous été tués à coups de serpe. Il a ajouté que ton père avait été défendu par un ténor du barreau, qu'il avait été acquitté, mais que lui restait persuadé de sa culpabilité, et qu'il n'était pas le seul, que toute la France l'avait été et, pour beaucoup, l'était encore !

Le monde s'écroulait. J'irais lui en parler sitôt rentrée et j'allais rentrer là, tout de suite, dès que je me serais dépêtrée de la stupeur qui m'engluait. Ce qui me pétrifiait, c'était ce calme au fond du cataclysme, ce havre au milieu du chaos, ce halo de lumière au sein même des ténèbres dans lesquelles

je venais d'être jetée, et où devait se terrer, là, tout près de moi, une vérité que je ne voyais pas. La secousse était tellurique, mais à aucun moment je ne pensai que ce fût impossible. Et cependant, rien n'ébranlait l'amour. J'aimais mon père et je savais pourquoi. Je ne l'aimais pas seulement parce qu'il était mon père, mais parce que notre amour était fait de ce que nous pensions, de ce en quoi nous croyions, de toutes ces choses qui font votre entendement du monde. En plus d'être mon père, il était mon meilleur ami. Si ce que je venais d'entendre était vrai, quels monstres avait-il dû combattre pour devenir l'homme que je connaissais ? Tout à coup cette chape de silence autour de mon grand-père, de toute cette branche de la famille, à l'exception de Valentine, la seule dont il parlait, m'apparaissait comme ces étendues de nuages que l'on contemple à perte de vue, assis en plein milieu du ciel, au hublot d'un avion. Un soleil pâle comme la mort glaçait cet océan d'une blancheur aveuglante. Ce soleil, c'était Valentine, et cette mer celle

dans laquelle j'ai plongé, dont j'ai sondé tous les abysses, où j'ai puisé suffisamment de lambeaux d'âmes pour déceler les mystères de la sienne.

Prête à tout entendre, ayant tout pardonné avant même de savoir, avide de vérité surtout, je dévalai à toutes jambes la rue de Rennes. Le glas de ces cadavres en cascade battait sa cavalcade. Je savais mon père trop honnête, trop aimant, trop attaché comme moi à la vérité pour ne pas me faire face. Nous nous ressemblions trop pour qu'il ne pût me la raconter, au nom de Dieu sait quelle pudeur protectrice. Notre bulle venait d'exploser, l'amour était à vif, décuplé par le coup.

J'arrive chez moi à bout de souffle. C'est lui qui vient m'ouvrir la porte. Je revois sous sa moustache de Gaulois le sourire que ses rides reprennent en écho, sa grande carcasse osseuse, ses bras télescopiques entre lesquels rien de mal ne pouvait arriver et qu'il écarte pour m'enlacer.

— Il faut que je te parle, dis-je avec fièvre.

Nous entrons dans sa chambre qui est aussi son bureau. Nous nous asseyons sur le lit qui est aussi son divan. Son bras passé sur mon épaule, le mien chevauchant la sienne, je lui raconte ce que je viens d'apprendre. Ses yeux bleu-gris s'ombrent d'une gravité que je ne lui connais pas. Je soutiens son regard de toute la force de mon amour. Ne t'inquiète pas, lui hurlent mes yeux, n'aie pas peur. Quoi que tu me dises : je t'aime.

— Je ne peux pas ne pas te répondre, ajoute-t-il comme s'il s'excusait.